

Ratiba Nasri

Recueil de Nouvelles
Fantastiques

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Ratiba Nasri, 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Ce Recueil de Nouvelles Fantastiques est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des faits et des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence.

TABLE DES MATIÈRES

DOUNIA

LE FOND D'ÉCRAN

EN RETARD

LA LEÇON

UN JOB D'APPOINT

LE TISSEUR DE RÊVES

APPARTEMENT BIEN SITUÉ

CRISE AU QG DES 4 SAISONS

L'AUTRE COTE DE DIEGO

SOURIEZ, VOUS ÊTES DANS LE RER !

BRUMELAND

LE VISITEUR

ESCAPADE SAVOYARDE

LEIKA ET ZELTOR

L'ENVELOPPE

UNE RENCONTRE ATYPIQUE

SOLEIL INFERNAL

LA PORTE DE DANTE

DOUNIA

Je refermai la porte sur mes amis, ma pendaison de crémaillère couronnée de succès. J'avais déniché le lieu parfait ; un atelier situé à Montmartre, berceau de grands noms de la peinture. L'endroit possédait un cachet avéré : murs blancs, poutres marron apparentes, hauts plafonds, et bénéficiait d'une superficie de 100 mètres carrés.

La surface comprenait deux espaces distincts. Une partie logement, aménagée dans un style bourgeois bohème. Une partie atelier, spacieuse, dotée d'une belle luminosité grâce aux immenses fenêtres. J'avais investi dans du matériel de qualité :

chevalets, toiles, tubes de peinture acrylique, pinceaux...

Récemment diplômé de l'école des Beaux-arts de Paris, je rêvais de peindre des toiles empreintes de romantisme afin d'atteindre la célébrité et d'être reconnu par mes pairs.

Impatient de me mettre au travail, je me levais à l'aube pour profiter de la lumière matinale. J'apprêtais mon matériel quand un objet insolite attira mon regard. Je fixai cette chose qui n'aurait pas dû se trouver là. C'était une porte antique, ouvragée avec maestria. Couleur chocolat, elle jurait étrangement avec le mur ivoire fraîchement peint, et semblait appartenir à une autre époque...

Je mourais d'envie de découvrir ce qui se cachait derrière. Cependant, un doute m'assaillit. Était-ce un passage vers un monde hostile ou le néant, sans espoir de retour ? Hors de question de laisser le mystère s'installer ! Je saisis la poignée en cuivre, fis une courte prière et tournai le pommeau.

La porte s'ouvrit sur Montmartre à l'endroit où je pensais entamer mon premier tableau. Un peu étourdi, je contemplai le paysage puis me décidai à la franchir...

Emporté, je ne pouvais plus lâcher mes pinces. À quinze heures, je m'offris un sandwich poulet/crudités, accompagné d'une boisson gazeuse, dans une boulangerie. Le soir, je fus content de ne pas avoir à traverser tout le quartier pour regagner mon domicile.

*
* *

Mon tableau prenait vie. J'avais reproduit avec finesse la petite place avec sa statue, ses bancs rustiques, ses boutiques colorées au charme désuet, les touristes qui se pressaient pour admirer ce quartier accueillant, chargé d'histoire, territoire des peintres, écrivains, artistes confirmés ou en herbe.

La nuit, la porte s'évanouissait vers dix heures pour réapparaître le matin au lever du jour. Anxieux à l'idée de sa disparition, j'avais recherché sur Internet un article mentionnant ce phénomène, et en étais ressorti bredouille. Ma curiosité était attisée. Les anciens propriétaires avaient-ils bénéficié de la même surprise, ou étais-je le premier ? Je contactai l'agent immobilier à l'origine de la transaction. Je compris à son

silence qu'il me prenait pour un fou. Mon impression se confirma quand il me demanda si la porte principale ne me suffisait pas ! Je détournai la conversation en parlant de l'aménité des voisins, puis mis fin à l'appel.

*
* *

J'avais brossé plusieurs quartiers, chers à mon cœur. J'étais épuisé, mais comblé par l'éclat de mes toiles. À chaque tableau, la porte m'avait transporté à l'endroit désiré. Efficace, mais déconcertant !

Un samedi, j'invitai des amis à dîner. J'appréciai la fusion avec mon art, mais j'affectionnai tout autant les soirées amicales, indispensables à mon équilibre personnel. J'étais impatient de dévoiler mes œuvres et de présenter la porte.

J'avais passé commande chez le traiteur asiatique habituel et tenais les boissons au frais. Le repas s'annonçait convivial, mais singulier. Ils allaient être bluffés par la porte !

*
**

Un coup de sonnette festif me sortit de mes pensées. Je jetai un regard amusé à « mon assistante » qui semblait m'espionner du coin de l'œil, et partis ouvrir.

Mes amis, heureux de me retrouver après mon « hibernation peinture », étaient au nombre de six : Thomas, Leïla, Océane, Mathieu, Karim et Stéphanie.

Après les préliminaires, je leur servis un apéritif, puis nous nous répandîmes sur les canapés autour de la table basse où étaient

disposées des coupelles contenant un assortiment de chips et amuse-bouche.

Je pris la parole. Les conversations, joyeuses et nourries, cessèrent, et je vis des regards interloqués tandis que je contais l'histoire. Je les conviai dans l'atelier.

Arrivés sur place, ce fut la consternation... pour moi. La porte avait disparu et le mur s'affichait solitaire et blême sous la lumière des plafonniers.

Mes amis se moquèrent de mon imagination délirante.

En découvrant mes toiles resplendissantes de couleurs, ils s'extasièrent. On n'avait pas le droit de laisser de tels bijoux à l'abri des regards.

La pluie de compliments m'emplit de joie. Le dîner se déroula dans la bonne humeur, et

mes amis prirent congé vers deux heures du matin.

Agacé par cette porte qui m'avait fait faux bond, je partis me coucher. J'étais inquiet. Allait-elle revenir ? Avais-je anéanti la magie en diffusant l'information à mes proches ?

Je me levai aux aurores et courus jusqu'à l'atelier pour constater qu'elle était de retour, belle et sereine. Un message apparut :

Ne parle plus jamais de moi à quiconque. Je n'existe que pour toi !

Je fixai les mots inscrits en lettres noires, tandis qu'une peur soudaine m'envahissait. J'avais le sentiment que la porte était vivante ; elle avait le pouvoir de raisonner et de communiquer. Elle semblait me connaître et s'insinuait perfidement dans ma vie.

Je tournai le dos à cet objet infect et partis déjeuner. La faim m'avait déserté, mais je me

forçai à avaler un peu de nourriture en prévision de la longue journée. Je passai l'heure suivante à faire le ménage dans la partie logement qui en avait besoin.

À l'atelier, je fus soulagé de voir que la porte avait repris son apparence normale. Enfin, je crois ! Le doute s'insinuait en moi. N'avais-je pas été victime d'une hallucination qui m'avait fait voir des phrases qui n'existaient que dans mon esprit épuisé ?

Une inspiration me vint. Je souhaitais peindre la porte entrebâillée sur un paysage atypique. Après réflexion, mon choix se porta sur New York où je n'avais jamais eu l'occasion de me rendre, ma situation financière ayant ruiné ce projet.

J'étais époustouflé par la beauté du paysage qui s'offrait à mon regard ; les gratte-ciel, la mer à perte de vue et la statue de la Liberté au loin. Je voyageais sans avion, sans passeport, sans stress, avec un gain de temps. Aucune dépense de transport, pas de problème de pollution. Les écolos seraient enchantés de posséder une telle ouverture.

*
* *

Après avoir peint une bonne partie de la matinée, je m'octroyai une pause déjeuner dans un restaurant de Manhattan. De jeunes gens installés à la table voisine me proposèrent de me joindre à eux. Je protestai maladroitement - ma connaissance de l'américain étant limitée -, mais ils insistèrent

en me disant qu'ils avaient observé mon travail...

Le repas se déroula dans une atmosphère bon enfant, et je fis connaissance avec Megan, une jeune femme qui parlait un peu français. Elle rêvait de visiter Paris, la tour Eiffel, le Musée du Louvre et Montmartre. Elle aimait les peintres, les écrivains, les poètes français. Nous passâmes l'après-midi à bavarder, assis sur un banc face à la mer. Les autres étaient repartis vaquer à leurs occupations, et nous étions seuls au monde. Nous nous découvriâmes des points communs : la cuisine asiatique (encore elle), la lecture... Mais surtout les causes chères à nos cœurs, comme l'éradication de la famine, de la guerre et la préservation de la planète pour les générations futures.

Parti en excursion dans la ville mythique, j'étais surpris de fouler cette terre si éloignée de Paris. La présence de Megan à mes côtés était irréaliste. Son visage s'animaient tandis qu'elle parlait et je percevais l'amour qu'elle avait pour New York. Ses cheveux blonds, ses traits fins, et sa silhouette gracile m'attiraient irrésistiblement. Je sentais que je ne lui étais pas indifférent.

Après l'échange de nos coordonnées, nous nous quittâmes à regret vers dix-neuf heures en promettant de nous revoir le lendemain. Je me dirigeai d'un pas joyeux vers la porte. Je touchai le bouton et me brûlai les doigts à son contact. Je poussai un cri et lâchai l'objet. Étonnant ! Je sortis un mouchoir de ma poche, enveloppai ma main et tournai la poignée.

Tandis que je faisais un peu de rangement, un message se présenta :

C'est la dernière fois que tu vois cette Américaine. Tu lui diras que tu ne souhaites pas poursuivre la relation. D'ailleurs, elle n'est pas terrible cette fille !

Je fixai les mots qui dansaient devant mes yeux. La porte ne supportait pas que je fréquente Megan. Voilà l'explication du pommeau brûlant.

Le téléphone sonna. Karim m'invitait à prendre un café. Je filai sous la douche tout en songeant à cette porte détestable qui écrit des messages aussi tordus. Certainement le prochain film de science-fiction de Spielberg. Un film à gros budget avec deux célèbres acteurs américains pour les personnages principaux. Quant à la porte, elle pourrait

camper son propre rôle ! Exécrable, mais convaincante à souhait.

Karim m'avait donné rendez-vous au café des Artistes, situé non loin de mon atelier, et je le rejoignis à pied. Installé à la terrasse, il se contenta de me taper dans la main en guise de bonjour. Il avait sa mine des jours de bonnes nouvelles, et ne tarda pas à m'expliquer la raison de cette entrevue surprise. Il avait croisé un galeriste qui cherchait de nouveaux artistes à exposer et il lui avait parlé de moi... Le marchand d'art brûlait d'envie de me rencontrer.

Je demeurai muet. Karim demanda si je n'étais pas froissé par son initiative et je dus le rassurer. J'étais content, mais craignais d'être déçu. Peintre néophyte, je trouvais mes toiles surprenantes, mais je doutais que mon

travail soit à la hauteur... Cela dit, une rencontre avec le galeriste ne signifiait pas une exposition, ou des ventes assurées. Pourtant, c'est un oui enthousiaste que je donnai à Karim. La conversation dévia sur son métier. Graphiste publicitaire, il venait de décrocher un contrat en or pour assurer la promo d'un nouveau parfum. C'était mon meilleur ami, et j'étais heureux pour lui. Je le quittai en promettant de passer dîner un soir.

J'avais été à deux doigts de lui reparler de la porte, de mes voyages, de Megan, mais m'étais abstenu. Qui pourrait avaler un truc pareil ? Même moi, je n'y croyais pas. Seuls mes tableaux attestaient de son existence. J'aurais pu penser que j'étais fou, sinon !

*
* *

Je revis Megan. Ce n'était pas à la porte de me dicter ma conduite. Pour qui se prenait-elle ?! On aurait dit une épouse jalouse. Nous passâmes des heures à discuter autour d'un verre, d'un bon repas... Grâce à elle, j'avais découvert une autre facette de New York ; la ville du farniente, du plaisir, devenue pour moi la capitale de l'amour. J'étais heureux, amoureux et affligé. La femme de ma vie partait un mois à Los Angeles. Megan, directrice des ventes d'une grande enseigne de prêt-à-porter de luxe, devait sélectionner la collection pour la saison prochaine.

Affectés par la séparation, le temps allait nous paraître long. Je la pris dans mes bras pour m'imprégner de son odeur et de sa chaleur. Elle cacha son visage pour ne pas

montrer qu'elle était triste. Je la serrai contre moi et lui murmurai qu'elle comptait beaucoup. Elle releva la tête et me fixa de son regard azur, humide. Je hochai la tête et elle me sourit.

Les semaines suivantes, je fis des escales peinture dans les plus belles villes du monde. Je regagnais mon domicile chaque soir. Je regrettais d'être seul dans le secret et de ne pouvoir en discuter. On ne me croirait pas puisque je n'avais aucune preuve physique. J'avais essayé de filmer ou de prendre des photos, mais le résultat avait été décevant. Seul le mur se dévoilait !

Le directeur de la galerie d'art devait venir le lendemain pour examiner mon travail, et je trépignais d'impatience. Ma nuit fut tourmentée : je me levais plusieurs fois

pour étudier mes toiles ou ordonner mon atelier. J'étais fébrile à l'idée qu'il trouve mes œuvres insignifiantes ou en décalage total avec les attentes de sa clientèle chic.

J'avais parlé à Megan de cette visite cruciale, et elle m'avait vivement encouragé. Elle me trouvait talentueux et précurseur.

*
**

Un impétueux coup de sonnette me tira de mes rêves, et je sautai de mon lit en catastrophe. L'alarme de mon portable n'était pas en cause, je l'avais éteinte et m'étais rendormi. Quel abruti ! *Je me levais à l'aube tous les jours et je loupais le coche lors d'un rendez-vous professionnel ultra-important.* Je passai un pantalon et une chemise propre (tant pis pour la douche), me lavai le visage

en un instant et passai mes doigts dans mes cheveux courts avant de filer ouvrir.

L'homme ne put réprimer un sourire en voyant ma mine chiffonnée. Il se présenta sous le nom de Roger Paludier et m'adressa une poignée de main franche. Il avait une cinquantaine d'années, des yeux curieux et un teint olive. Je lui offris un café puis nous passâmes dans l'atelier. Le galeriste s'arrêta devant chaque tableau ; il scrutait les détails, les couleurs... Il se rapprochait, se reculait, effleurait sa barbe parsemée de fils poivre et sel, mais ne disait rien. Son expression fermée ne me permettait pas de saisir ses pensées. Le stress m'avait gagné et je faisais semblant d'agencer mes pinceaux et mes tubes de gouache pour calmer mon angoisse.